TRANSFUGE
LE MAGAZINE DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel

Date : Novembre 2019
Page de l'article : p.58-61
Journaliste : Serge KAGANSKI

Règlement de conte

Avec *Chanson douce*, Lucie Borleteau réussit un thriller domestique qui scanne les angoisses contemporaines. Rencontre avec une partie de l'équipe du film. **Par Serge Kaganski**

CHANSON DOUCE
De Lucie Borleteau, avec Karin Viard, Leila Bekhti, Antoine Reinartz…
Studio Canal, sortie le 27 novembre.

A priori, rien de plus banal que la garde d'enfants à domicile. Et pourtant, rien de plus étrange puisqu'il s'agit de confier ce qu'on a de plus cher à un ou une inconnue, de lui donner littéralement et métaphoriquement les clés de son intimité, de mélanger relation de travail, rapports hiérarchiques et affects puissants. Comment fixer les bonnes limites, la juste distance ? Comment éviter de rentrer en concurrence affective vis-à-vis des enfants ? C'est toutes ces questions et bien d'autres d'ordre psychologique, sociologique, politique et métaphysique que soulève *Chanson douce*, le film comme le livre.

Car avant le thriller familial de Lucie Borleteau, il y avait le roman de Leila Slimani, prix Goncourt 2016. Un livre que souhaitaient porter à l'écran aussi bien la réalisatrice que son actrice principale. Karin Viard raconte : " le roman m'a passionnée et je suis à l'initiative du film. Ce fut très instinctif, viscéral, j'ai tout de suite eu envie de jouer Louise. C'est la première fois que je déclenchais un projet de film ". En matière de transposition de livre au cinéma, il y a les romans réputés inadaptables et ceux qui semblent appeler le grand écran, ce qui était le cas de *Chanson douce*, comme l'explique Leïla Slimani : " Je me suis dit assez vite que mon livre pourrait devenir un film, parce que mes lecteurs me disaient "ça ferait un super film", "je voyais les images en le lisant", etc. Mon écriture est influencée par le cinéma, j'ai vu des films de Polanski, d'Hitchcock, ce qui m'a aidée

Tous droits réservés à l'éditeur

TRANSFUGE
LE MAGAZINE DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel

Date : Novembre 2019
Page de l'article : p.58-61
Journaliste : Serge KAGANSKI

à travailler la tension, le suspens". Un point de vue partagé et complété par Lucie Borleteau : " le livre se prêtait très bien à une adaptation par la précision de ses scènes, la solidité de son intrigue et la consistance de ses personnages. On y trouve à la fois une description documentaire du Paris d'aujourd'hui et quelque chose de l'ordre du conte avec le tabou du meurtre d'enfant qui renvoie à quelque chose de très ancestral et primitif. C'était l'occasion de mêler au réalisme une veine plus magique, plus merveilleuse, plus cinéma de genre ".

Leïla et Lucie ont échangé au cours de l'élaboration du film, mais l'écrivaine a tenu à garder ses distances pour ne pas gêner la cinéaste. De fait, le film est assez fidèle au roman malgré quelques petits changements : Borleteau et son coscénariste Jérémy Elkaïm ont simplifié la trame en supprimant quelques personnages secondaires et surtout les nombreux retours en arrière qui rythmaient le livre. Les autres changements résultent de la différence ontologique entre littérature et cinéma : les images mentales du lecteur se concrétisent à l'écran et les personnages s'incarnent dans le corps, le visage et la voix de comédiens en tous points remarquables.

Les monstres sont des gens ordinaires

Au cœur du livre et du film, il y a Louise, cette nounou entre deux âges, secrète, solitaire, *borderline*, qui va finir par commettre l'impensable. Un personnage complexe, à la fois aimable et peu aimable, une figure du Mal qui a l'apparence la plus familière qui soit, celle d'une nounou maternante. " Je n'avais jamais joué un tel personnage " raconte Karin Viard, " je suis allée à sa rencontre en essayant de la comprendre. J'ai regardé les scènes les unes après les autres en m'appliquant à transcrire la multitude de choses qui se passent en Louise, les vexations, les humiliations, etc. J'avançais petit à petit dans un labyrinthe qui m'aidait à trouver la logique de l'itinéraire de Louise ". Louise finit par se suicider en massacrant la fillette et le garçonnet dont elle avait la charge. Mais pourquoi replacer en fin de film ce climax sanglant qui ouvrait le livre ? " D'abord répond Lucie Borleteau, je ne voulais pas filmer les cadavres des enfants. J'ai traité cette scène de manière très elliptique, en utilisant le hors-champ, ce qui suffit largement. Placer le massacre au début, cela risquait de donner un film trop programmatique. Cela fonctionne dans le livre parce que ce sont des mots, pas des images : le lecteur peut imaginer, s'arrêter de lire, reprendre, etc. Au cinéma, on est tenu par la salle, les images et le déroulé du film, il n'y a pas d'échappatoire. J'aurais trouvé dégueulasse d'envoyer une telle scène à la gueule du spectateur dès le début. Et ça aurait empêché de ressentir de l'empathie pour Louise ". Devant le crime de Louise se pose l'abyssale question du Mal. Comment expliquer son geste ? Et faut-il absolument essayer de l'expliquer ? Chacun sa réponse. Leila n'est pas sûre de la nécessité de l'explication « et je ne me le suis jamais expliqué. Ce qui m'a guidée, c'est que je ne comprenais pas cet acte final. La littérature et l'art servent aussi à cela : nous dire que tout n'est pas compréhensible, qu'une part des êtres humains reste intangible, insaisissable, résiste à la rationalité, au petit résumé, au jugement facile. Aux yeux de la loi et de la morale, Louise est coupable, mais une fois qu'on a dit ça, est-ce qu'on comprend son geste ? Quand elle tue, elle a probablement le sentiment de faire un geste altruiste, de sauver ces enfants d'un destin terrible, et qu'ils resteront ensemble toute leur vie. C'est un geste absolu de protection,

Tous droits réservés à l'éditeur

TRANSFUGE
LE MAGAZINE DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel

Date : Novembre 2019
Page de l'article : p.58-61
Journaliste : Serge KAGANSKI

ce qui est atroce. Il faut toujours rappeler que ceux qu'on appelle les "monstres" sont des gens ordinaires. Ils disent bonjour dans l'ascenseur, vont acheter leur pain, et puis un jour, subitement, ils tuent ou violent. En chacun de nous existe une Louise potentielle, même si la grande majorité d'entre nous ne passe jamais à l'acte. Le Mal est en nous, Dostoïevski a écrit cela toute sa vie ". Pour Lucie aussi, " le geste final reste un mystère, avec beaucoup d'explications possibles. C'est le genre de film qu'il est intéressant de laisser reposer quelques minutes avant d'en parler". Karin Viard dit avoir eu besoin de s'expliquer les raisons du meurtre, mais pour une raison technique, pour s'aider à interpréter le rôle : " elle se sent vieillir, c'est sans doute un de ses derniers emplois de nounou, elle aime ces enfants et elle les tue pour les emmener avec elle définitivement. Louise est folle de solitude, et c'est ce qui la fait dévisser".

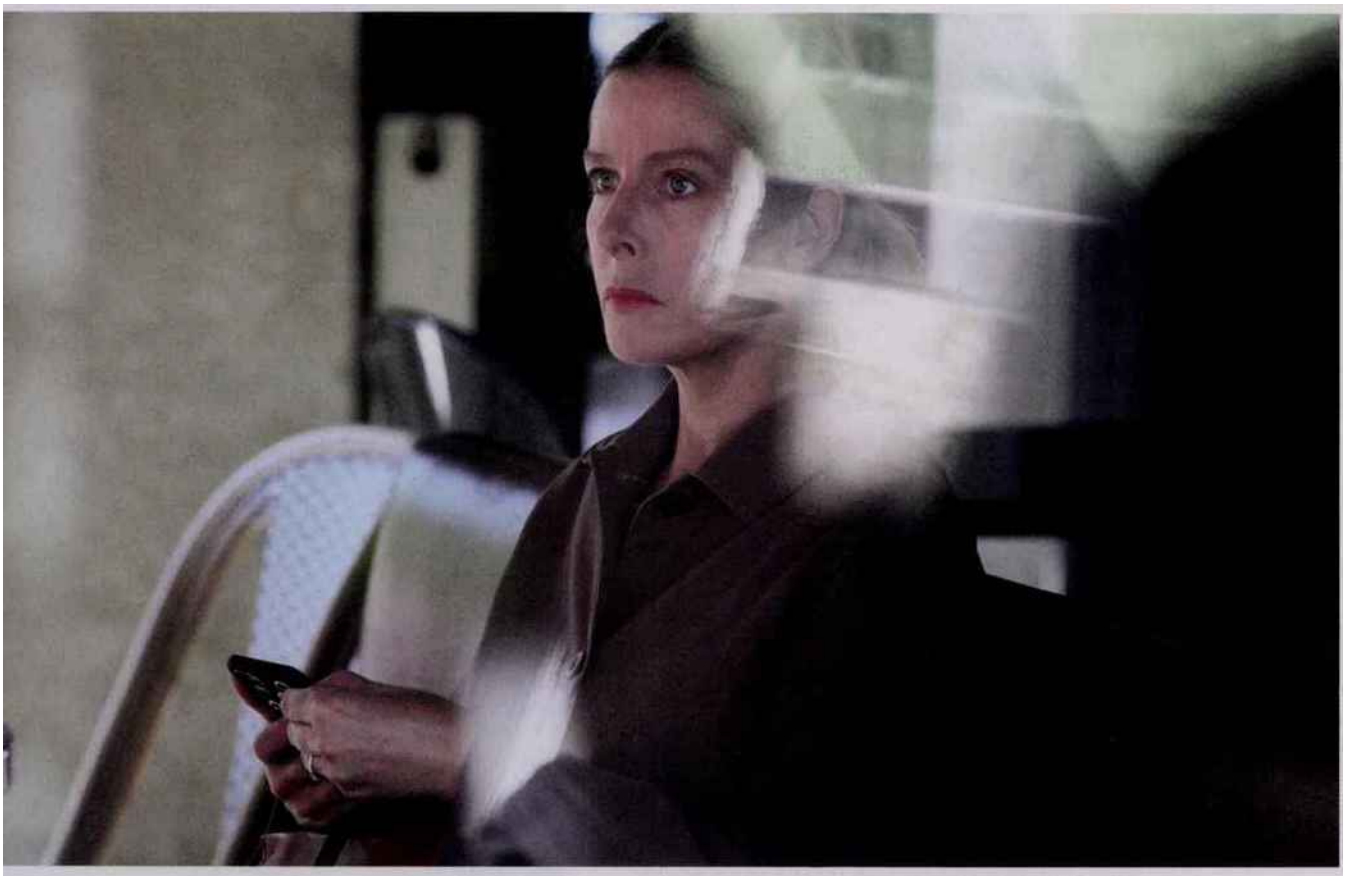
Humiliations de classe

Au-delà de sa facture de thriller métaphysique, *Chanson douce* aborde des thématiques plus sociétales et politiques telles que les rapports de classe, dans la lignée des *Bonnes* de Jean Genet ou de *La Cérémonie* de Claude Chabrol. Karin Viard précise : " je trouve qu'on évoque souvent l'humiliation au travail, ou dans les relations de couple, mais beaucoup moins l'humiliation de classe. Cela m'a touchée parce que ce type d'humiliation est à la base d'énormément de violence". Lucie Borleteau insiste sur la froideur de la société contemporaine de plus en plus marquée par le libéralisme : " on ne se dit pas que Louise est coupable, que c'est une méchante absolue. On se demande plutôt quelle est cette société qui rend un tel crime possible. Cette histoire permet aussi d'aborder la question de la garde des enfants : la société aide-t-elle suffisamment les mères à élever et garder leurs enfants ? Y a-t-il suffisamment de places en crèche ? Paul et Myriam n'ont pas choisi d'être patrons de Louise. Et ce que semble dire le gouvernement, c'est "soyez vos propres patrons", c'est pousser toujours vers plus de libéralisme. C'est parce qu'ils n'ont pas vocation à être patrons que Paul et Myriam font des erreurs ". Pour sa part, Leïla Slimani regarde de façon critique ceux qu'on range sous l'étiquette fourre-tout de "bobo". "Lucie met très bien en lumière, par petites touches, ces hypocrisies de la partie de la société qui se veut la plus ouverte, tolérante, écologique, égalitaire, respectueuse, mais qui accepte en même temps des coups de griffe dans ces valeurs".

Tous droits réservés à l'éditeur

TRANSFUGE
LE MAGAZINE DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel

Date : Novembre 2019
Page de l'article : p.58-61
Journaliste : Serge KAGANSKI



Un corps en trop

On pourrait tirer d'autres fils thématiques comme la charge pesant sur les femmes actives qui doivent concilier vie amoureuse, parentale et professionnelle, ou le petit fond de machisme résiduel qui survit même chez les jeunes couples modernes et soucieux d'égalité homme-femme. Mais l'aspect le plus souterrain et le plus intéressant du film est sans doute la question de l'intimité et du rapport à l'Autre. Car Louise, c'est avant tout un corps en plus (en trop ?), une présence "étrangère" dans le nid familial de Myriam et Paul. Comment faire confiance à autrui qu'on ne connaît pas ? Questions qui dépassent le seul cercle familial et peuvent être transposées à tous les types de "familles", professionnelle, sociale, ethnique, religieuse, nationale… Lucie Borleteau convoque Freud, " l'inquiétante étrangeté, le non familier dans le familier, c'était une boussole. Le comportement de Louise avec les enfants est aussi violent que l'acte final. On peut trouver super qu'elle prenne plaisir à fêter les anniversaires, qu'elle fasse plein de bisous, jusqu'au moment où ça va vraiment trop loin : les bisous deviennent des morsures, on se dit qu'elle va bouffer les enfants. C'est toujours un peu étrange le rapport à la baby-sitter. Qui nous dit qu'en notre absence, elle ne se roule pas dans notre lit, qu'elle ne fouille pas dans nos placards ou notre ordinateur. Le film et le livre racontent comment l'endroit le plus familier peut devenir le lieu du pire cauchemar ". Leïla place cette question sur un terrain plus frontalement politique : "Le foyer est généralement vu comme un espace de protection et de douceur alors que c'est aussi un espace de violence. Cela pose aussi la question du regard sur les étrangers : la famille n'est pas nécessairement un espace d'accueil, on rejette celui ou celle qui veut s'intégrer, que ce soit dans une famille lambda ou dans la grande famille française… Le discours porté par Éric Zemmour, c'est : nous devons rejeter les méchants étrangers à l'extérieur de notre famille française, blanche, chrétienne… Petit cercle familial ou national, les logiques de rejet sont les mêmes."

Thriller hitchcocko-polanskien à la fois subtil et efficace, *Chanson douce* scanne certaines de nos angoisses contemporaines. On se souvient *d'Une Chanson douce*, la berceuse alanguie d'Henri Salvador. Passée par la plume de Leïla Slimani puis par la caméra de Lucie Borleteau, la berceuse est devenue couplet inquiétant et refrain strident : une chanson dure, sismographe de nos temps de plus en plus violents et anxiogènes.

Tous droits réservés à l'éditeur